

le 30 juin 1978

Monsieur le Premier Ministre,

C'est pour moi une grande joie et un privilège que de vous souhaiter la bienvenue à Berne. Vous êtes en effet le premier chef de gouvernement français à rendre visite au gouvernement suisse. Et ceci bien que l'amitié franco-suisse soit la plus ancienne de toutes celles que nous cultivons. La France est le seul pays avec lequel l'ancienne Confédération tout entière ait conclu un traité d'alliance. Et, pendant des siècles la France a été le seul pays qui avait en Suisse un ambassadeur résident. C'est pourquoi, d'ailleurs, la France a aussi été le premier pays auquel la Suisse ait envoyé un ambassadeur. Votre visite marquera donc une étape dans l'épanouissement d'une vieille amitié.

Monsieur le Premier Ministre, je salue aussi en vous un homme dont l'image est devenue familière. Car, comme vous le savez sans doute, la majorité des téléspectateurs, en Suisse, captent aussi la télévision française. C'est pourquoi nous vous avons déjà rencontré dans nos foyers et nous avons appris à connaître l'homme Raymond Barre. Un brillant économiste, certes, ce qui pourrait peut-être intimider un peu quelques-uns d'entre nous. Mais aussi un homme de convictions, un homme politique qui parle avec franchise et sans détours.

Et puis aussi, est-il besoin de le rappeler, un homme d'Etat qui, par delà les considérations tactiques

- 2 -

auxquelles il faut parfois se plier en politique et malgré les revers passagers auxquels il faut toujours s'attendre, poursuit inlassablement son but. Le timonier sûr qui ne perd jamais de vue le cap qu'il s'est fixé. Cet homme-là, Monsieur le Premier Ministre, nous sommes heureux de pouvoir entamer avec lui un dialogue, même si ce premier contact doit, par nécessité, être court.

Vous êtes, Monsieur le Premier Ministre, un homme trop averti pour vous en tenir à l'image idyllique que l'on donne parfois de la Suisse. Beaucoup de gens semblent s'imaginer que la Suisse est un pays sans problèmes, soit en raison de sa petitesse, soit parce qu'il a été épargné par les grandes guerres de ce siècle. Mais nous sommes, en dépit de notre taille, un pays complexe, et je vous assure que nous avons nos problèmes. Tout au plus suis-je prêt à vous concéder que nous semblons, surtout dans les cent dernières années environ, ^{avoir} trouvé peu à peu des mécanismes d'ajustement et des méthodes de résolution des différences qui nous ont heureusement permis d'éviter de grandes crises nationales.

Il n'en reste pas moins qu'en particulier, depuis quatre ans au moins, la crise économique est là, et que nous devons aussi y faire face. Comme tous les pays industriels, et peut-être même davantage que beaucoup d'autres, en raison de l'envol vertigineux du franc suisse, la Suisse se trouve maintenant à une croisée des chemins : ou bien elle regarde vers le passé, elle s'accroche à des industries déclinantes et cherche à les sauver en leur injectant des subventions et en

- 3 -

les protégeant contre la concurrence étrangère, c'est-à-dire en faisant une oeuvre de désagrégation de l'économie mondiale, ou bien elle se tourne résolument vers l'avenir, c'est-à-dire vers les industries à haute valeur ajoutée, vers les technologies de pointe, en acceptant les changements de structure qui s'imposent. Pour sa part, la Suisse a déjà choisi. Depuis longtemps déjà, la Suisse est un pari sur l'ouverture des marchés extérieurs, et un pari qui ne peut être tenu que par un effort constant de qualité et de renouvellement technologique. Mais la France aussi, et vous-même en particulier, Monsieur le Premier Ministre, nous savons que vous avez choisi. Et c'est pourquoi nous poursuivons dans les négociations commerciales multilatérales qui se poursuivent actuellement à Genève, des objectifs semblables, comme le confirme sans doute l'échange de vues que nous aurons avec vous à ce sujet. Nous voulons éviter que l'économie mondiale régresse vers la jungle des égoïsmes nationaux à courte vue.

En vérité, Monsieur le Premier Ministre, ce choix d'ouverture est, nous semble-t-il, le seul que l'Europe puisse faire. C'est l'Europe qui a ouvert les unes aux autres les grandes civilisations entre lesquelles l'humanité était autrefois partagée. C'est l'Europe qui est à l'origine du processus d'interdépendance ou, si l'on veut, d'intégration qui actuellement gagne peu à peu l'ensemble de notre planète.

Et c'est pourquoi, Monsieur le Premier Ministre, nous estimons que le Comité du prix Coudenhove-Kalergi a eu la main particulièrement heureuse en vous choisissant pour

- 4 -

cette distinction. Vous la méritez hautement. Je vous en félicite au nom du Conseil fédéral, et je suis d'autant plus heureux de le faire que cela vous a donné l'occasion de venir nous rendre visite. Puisse-t-il y en avoir d'autres !

Monsieur le Premier Ministre, chers collègues, je vous invite à lever votre verre en l'honneur du Président de la République française et à boire avec moi à l'amitié franco-suisse et à la prospérité de nos deux peuples.